

SOUVENIRS D'UN

Pèlerinage à Rome

AU MOIS DE MAI 1877.

(Suite.)

Ce sujet inépuisable était souvent le thème de nos conversations du soir. Chacun de nous avait cueilli une fleur d'éloquence ou recueilli une perle mystique aux portes de ce palais plein de souvenirs anciens et d'enthousiasme récent.

—Avez-vous vu, nous disait le colonel, ces quarante paysans tchèques venus à pied du fond de la Bohême et conduits par deux capucins ? Aux portes de Rome, la police italienne leur fit déposer leurs insignes de pèlerinage et baisser leur bannière. Ils allèrent chez le Pape, devant lequel ils ployèrent leurs larges carrures ; puis, fortifiés par la bénédiction du Saint-Père, ils allèrent retrouver leurs insignes hors des portes de la ville et reprirent tranquillement, et toujours à pied, la route de leur patrie.

—Le pèlerinage des paysans tchèques, ajouta l'ingénieur, me paraît moins extraordinaire que celui de cette pauvre femme, venue à pied de pays lointains. Elle avait traversé les Alpes, on ne sait par quel chemin, et quand elle arriva à Rome, elle n'avait plus mangé depuis trois jours. On la releva presque épuisée, au pied du grand obélisque de Caligula, sur la place St. Pierre, puis on la conduisit à l'audience du Pape. Le lendemain, elle était prête à recommencer son incroyable voyage.

Le docteur, qui écoutait ces récits, avec son calme professionnel, nous en fit alors d'autres. En voici un : —Le jour de notre réception dans le salon de conversation, nous avons été prendre un à un congé du Saint-Père, qui nous adressa à chacun un mot aimable, une bénédiction ou les bénédiction qui lui étaient demandées. Quand vint le tour du jeune fils de M. le baron d'Anethan, notre ministre auprès du S. Siège, le Pape regarda pendant une minute l'enfant que conduisait le secrétaire de la légation belge, M. le comte Reutens ; il lui demanda s'il était confirmé, puis le grand vieillard blanc lui donna sur les joues deux petits coups de ses doigts, comme s'il eût voulu le confirmer en prévision de l'avenir. Ce regard silencieux et profond du Pontife m'a vivement frappé, et il me remettait en mémoire cet enfant que N. S. plaçait un jour au milieu des apôtres.

—Oui, docteur, je me rappelle le petit épisode de notre audience ; je me rappelle aussi que votre calme habituel avait disparu ; je vous regardais ; on ne savait si vous souriez ou si vous pleuriez. Quoi qu'il en fût, espérons que l'enfant n'oubliera jamais plus tard les deux petits coups du Pape.

—Et moi, s'écria à son tour l'aumônier de sa voix sonore, j'ai aussi mon épisode à vous raconter. Un jour, on remarquait dans la salle du trône quatorze vieillards, grands,

austères, silencieux ; plusieurs portaient de magnifiques barbes blanches ; ils formaient ensemble un groupe admirable dont les blancs vêtements tranchaient sur la pourpre austère des tentures environnantes, comme ces majestueuses processions de saints qui se détachent sur l'azur profond des vieilles absides byzantines. C'étaient les abbés de la Trappe qui venaient de tenir leur chapitre général aux Trois-Fontaines, près de la borne romaine sur laquelle fut décapité S. Paul. Quand Pie IX sortit de son appartement, porté dans sa chaise, les hommes blancs se rangèrent en demi-cercle autour du Pontife habillé de blanc comme eux, et le Père général lui adressa les hommages de tous ses frères. " Mes chers fils, répondit le Pape, dans les premiers âges de l'Église, les âmes qu'effrayait l'épreuve sanglante du martyre fuyaient au désert ; et là leur prière incessante, leurs pénitences, leurs héroïques vertus appelaient les bénédictions du ciel et soutenaient le courage de l'Église opprimée. Aujourd'hui, la persécution est plus perfide : elle s'attaque tout d'abord au désert, elle proscrie vos asiles sacrés ; elle vous empêche de lever vos mains vers le ciel ; elle a peur de vos expiations et de vos pénitences. Elle vous refuse un coin de terre pour y louer en paix le Seigneur. Faites-vous donc, fils bien-aimés, une solitude que l'homme ne puisse jamais atteindre, dans le secret d'un cœur tout pénétré de foi. Là, vous trouverez le cœur de Jésus-Christ toujours près du vôtre, pour vous encourager, pour vous soutenir, pour vous montrer le ciel. C'est en son nom, fils bien-aimés, que je vous bénis de tout mon cœur, afin que vous soyez dignes des héroïques vertus de vos prédécesseurs... " Et la procession blanche retourna dans le désert....

Voilà ce que l'on voit et ce que l'on entend dans les antichambres du Pape, au Vatican.

C'est saint Augustin, je crois, qui le premier a dit : servir Dieu c'est régner. Selon cette forte parole, Pie IX est certainement l'homme de notre temps qui règne avec le plus d'autorité morale. Jamais, depuis les siècles moyens, la voix du Pontife romain n'a été plus retentissante et plus écoutée ; l'unité des esprits auxquels elle s'adresse, dans toute l'étendue de l'Église universelle, n'a jamais été plus complète, et jamais les cœurs n'ont été plus unanimes à glorifier un pontificat distingué dans l'histoire par des particularités inouïes depuis le martyre de saint Pierre. Cette grandeur incontestable de la monarchie pontificale coïncide précisément avec l'ère révolutionnaire qui a dépouillé le Saint-Siège de son principat civil, garantie millénaire de sa primauté spirituelle. Certains esprits éclectiques et les politiciens, qui aiment à tourner les difficultés du gouvernement des choses sociales par des expédients, ont trouvé dans cette coïncidence et dans l'ensemble des faits qui se passent depuis sept ans en Italie et en Europe, des motifs pour louer sans trop de réserve la situation faite à la Papauté par la loi dite " des garanties. " Je conteste la valeur de cette louange.

On n'attend pas de moi que je fasse ici une digression sur la question si grave, si délicate et si vaste du pouvoir temporel des Papes ; mais il est naturel qu'on me demande l'impression que m'a laissée la vue de cette co-existence extraordinaire de deux puissances " souveraines " dans la